





LA RIZIÈRE À L'ENVERS  
ET AUTRES NOUVELLES

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022  
ISBN : 978-2-283-03607-5

# LA RIZIÈRE À L'ENVERS ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2022

---

*Préface de Michel Lambert*

La Rizière à l'envers  
La Piste du lézard sans queue  
La Collectionneuse  
Lacazutopizée  
La Dictée  
Toutes les choses sauvages et grandioses  
La Longue Bataille  
Cueillir les pâquerettes  
Codex draconis  
Hippocampe  
Entre les lignes  
Hyacinthe

BUCHET • CHASTEL

## DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine. Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet. Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac. Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier. Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopès. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

## Préface

Michel Lambert

Beaucoup d'écrivains vous le diront : écrire une préface est bien plus difficile qu'écrire une nouvelle. Une nouvelle s'écrit à trois : l'auteur, le personnage principal et le lecteur. L'auteur en difficulté voit venir à son secours le personnage qui, au fil des pages, a acquis sa propre logique de fonctionnement, et quand tous deux franchissent la ligne avec le sentiment du devoir accompli, le lecteur prend la relève. Celui-ci voit des choses inouïes là où les deux autres ont cru abdiquer dans la banalité, ou bien c'est l'inverse. Qu'importe, la nouvelle existe, et elle existe même en autant de versions qu'il y a de lecteurs inventifs.

La préface, c'est autre chose. Le préfacier est seul. Et, au plus profond de sa solitude, il se rappelle cette phrase douloureuse d'un des auteurs américains les plus désenchantés qui soient, Scott Fitzgerald : « Les bonnes histoires s'écrivent d'elles-mêmes – les

mauvaises, il faut les écrire. » Il va donc falloir l'écrire, cette préface. Et peut-être qu'en l'écrivant, on se dira qu'elle s'écrit d'elle-même.

Car il arrive que les mauvaises histoires, à force d'être travaillées, ou en changeant de cap, deviennent meilleures que celles dont l'enjeu paraissait d'emblée évident. Il n'y a pas de règle. La littérature, tant mieux pour ceux qui l'écrivent et pour ceux qui la lisent, est une boîte à surprises, où les erreurs se transforment parfois en ouvertures insoupçonnées vers un inattendu prometteur ou magique.

Des surprises, de l'inattendu, du magique, mais aussi de la tendresse, de l'émotion, de la cruauté, et bien d'autres choses encore, vous allez en trouver à foison dans les nouvelles qui constituent le présent recueil. Les auteurs repris dans ce volume sont jeunes (entre dix-sept et vingt-six ans), la plupart n'ont pas encore publié ou très peu, ils sont tous issus de la francophonie internationale, et leur talent a été salué par les jurés du Prix du Jeune Écrivain – soit douze textes dont la géographie mentale est aussi diverse que les pays d'origine.

Merveilleux prix que celui-ci, fondé en 1984 par Marc Sebbah, et dont l'organisation est une machine complexe qui fonctionne avec des salariés et des bénévoles, tous unis pour mettre sur pied, année après année, ce rendez-vous annuel des



jeunes écrivains qui, demain, deviendront peut-être, l'âge et le travail aidant, les écrivains reconnus de leur époque. Ils rejoindront alors la cohorte déjà longue des auteurs primés par le PJE et qui, depuis, construisent une œuvre durable et célébrée – pour n'en citer que quelques-uns : Marie Darrieussecq, Ingrid Astier, Jean-Baptiste Del Amo, Hugo Boris, Miguel Bonnefoy, François-Henri Désérable, Arthur Dreyfus... Quant aux autres, moins chanceux ou moins obstinés, ou dont la vocation s'est révélée ailleurs, ils se souviendront avec fierté qu'une année ils ont figuré parmi les élus d'un concours prestigieux et que s'ils avaient voulu ou pu...

Pour nous, jurés du prix, il est toujours émouvant, à la fois bonheur et honneur, d'être parmi les premiers lecteurs d'un écrivain du futur qui nous offre en priorité sa vision du monde, portée par un ton déjà singulier qui va, au fil du temps, devenir sa marque de fabrique. Avouons-le : parfois il nous arrive d'être confondus d'admiration par le talent de tel ou tel. Le texte que nous avons sous les yeux, nous aurions voulu l'écrire, le signer. À l'âge de l'auteur, nous étions bien loin de ce niveau littéraire, de cette connaissance anticipée de la vie. Belle leçon d'humilité.

Ce qui nous touche dans un texte, c'est bien sûr son originalité, le chemin inattendu pris loin des

boulevards habituels, mais aussi et peut-être surtout son authenticité. Comme disait le regretté Roger Grenier : « L'écrivain est quelqu'un qui ment tout le temps : il ment parce qu'il raconte des choses qui ne lui sont pas arrivées, ou s'il les a vécues, il les déplace – il modifie la situation, les personnages, le décor, la météo, bref il ment sur tout. Mais il ne triche pas. Car l'émotion qui est à l'origine de ce qu'il écrit, elle, est authentique. »

Parfois certains textes méritent d'être améliorés. Même les meilleurs peuvent pêcher par l'une ou l'autre imperfection. C'est là que s'institue le binôme parrain-filleul. Un écrivain membre du jury se porte candidat pour parrainer un des lauréats et le faire profiter de son expérience. Comment améliorer un texte sans l'amputer de son charme, de son âme : où faut-il retrancher, que faut-il éventuellement ajouter, par quel mot précis faut-il remplacer un autre mal choisi, *et cætera* – tout cela sans empiéter sur la liberté de l'auteur, qui décide en dernier recours ? Ce compagnonnage d'écrivain à écrivain est une sorte d'intronisation. Entrez, entrez dans la grande confrérie où d'autres nous ont introduits, nous, les jurés, il y a bien des années déjà.

Les lecteurs d'aujourd'hui se sentent parfois abusés par les faux talents adossés à la mode, à des campagnes de promotion mensongère, au politiquement

correct. Et puis, la littérature, à quoi ça sert ? « À rien, disait Claude Roy. Sinon à vivre. » Les jeunes auteurs que vous allez lire dans ce recueil ont écrit des textes qui les ont aidés à vivre, les lire vous aidera aussi à vivre.

Michel Lambert



La Rizière à l'envers

Gaëtan Maran



*12 février. Nãng.*

Après le vacarme des rotors de l'avion, le bourdonnement des scooters et le grondement de la pluie, c'est le silence, enfin. La route la plus proche est à des kilomètres, le voisin le plus proche à des centaines de mètres. L'averse s'est arrêtée, le tonnerre s'est choisi d'autres boucs émissaires à l'autre bout du pays. On n'entend plus que le vent labourer sans effort les rizières, il charrie avec lui les premiers rayons de l'aube.

La lumière réveille les couleurs de la végétation. Il n'y a pas de plus somptueux spectacle. À perte de vue, du vert, le monde n'est plus que rizière. En terrasse, elles s'empilent des sommets des montagnes jusqu'au creux de la vallée. On croirait pouvoir les descendre en courant d'une traite.

C'est un mensonge, hélas ! Le sol des rizières est factice, semblable aux tapis d'algues sur nos étangs. Dans une rizière on ne marche pas, on flotte. Les deux pieds dans l'eau, les orteils engoncés dans la boue, j'essaie enfin de prendre racine. Je n'ai jamais été si loin de chez moi et pourtant c'est ma terre. C'est un mensonge mais c'est enfin le mien.

7 février. Săc.

J'ai tout de suite su que j'aimais le Vietnam. J'ai tout aimé tout de suite. Dès l'ouverture des portes de l'aéroport, être assailli par la chaleur, l'humidité, le ballet des couleurs, l'odeur de pollution, le cri des chauffeurs de taxi. J'ai adoré laisser derrière moi l'enfer des portiques de sécurité et des sandwichs à dix euros. Quitter cet univers froid de plantes vertes, de parfums *duty free* et de halls aseptisés pour embrasser un nouveau monde. Passer de l'univers des aéroports au Vietnam, c'est sortir de la caverne de Platon, mettre ses doigts dans la prise ou se jeter sur l'autoroute après des heures de départementale.

Assise à l'arrière vacillant d'un taxi-moto, je ne comprends toujours pas comment on peut rouler à quatre-vingts kilomètres à l'heure sur des véhicules qui ne sont même pas stables à l'arrêt. Je n'ai pas eu le temps de dire où j'allais qu'on était déjà partis,



ni de payer que mon chauffeur m'avait déjà pris la somme des mains.

À l'arrivée, je suis restée sonnée sur le trottoir, où d'ailleurs les scooters roulent aussi. Ici les piétons ne sont que le dernier maillon de la chaîne alimentaire. À pied on a l'impression de déranger et de ralentir tout le monde. J'ai toujours l'impression de déranger. Sauf Antoine qui est l'hospitalité même. Cette nuit, je dors sur son canapé. Il m'a cuisiné des œufs à la coque, il n'a pas oublié mon plat préféré. Tu te souviens d'Antoine ? J'étais au collège avec lui, tu l'aimais bien. Il était calme, on avait fait cet interminable puzzle de coucher de soleil tous les deux. Il était poli aussi, il enlevait ses chaussures en rentrant chez nous. Tu appréciais ça chez lui. C'est sûrement pour ça que le Vietnam lui a plu, on ne garde jamais ses chaussures à l'intérieur ici. C'est lui qui, pieds nus donc, a enclenché les démarches pour moi à Gò Vấp.

Je dis que je dors chez lui cette nuit mais ça pourrait tout aussi bien être le matin ou l'après-midi. Je ne sais plus quand je suis. À ce niveau-là ce n'est plus du décalage horaire, je suis sortie du cadran pour flotter dans un nouvel espace-temps. Sans nuits pour les baliser, les jours se délitent en instants suspendus. Je n'arrive pas à dormir dans l'avion. Comment vous faites, vous, pour trouver le

sommeil à plus de dix mille mètres au-dessus de la terre ferme ? Le masque sur les yeux suffit à vous faire oublier où vous êtes ?

Je dis ça mais je ne sais plus où je suis non plus. J'ai perdu tout contact avec ma boussole interne dès l'instant où, il y a deux jours, j'ai dépassé Porte-d'Italie direction Orly. Ce n'est pas souvent que je dépasse le terminus de la ligne 7. Le Vietnam, ce n'est même pas sur le parcours du RER.

Tu me manques. À bientôt. Prends soin de toi.

*8 février. Ngã*

Les expats. Tu les verrais. Eux aussi sont sortis du cadran. Ou restés à l'aéroport. Ils vivent dans un monde de courts de tennis, de piscines et de grandes tours avec *housemaid* intégrée à l'appart. Qu'ils vivent à Hanoi, Shanghai ou Kuala Lumpur importe peu. Ce ne sont pas des immigrants, non, ce sont des expats. Le communautarisme, c'est eux. Mais ils ne sont pas méchants, non. Ils vivent loin de leur famille, dans de grandes entreprises où ils pourraient disparaître sans laisser de trace. Je les plains, Antoine et ses copains. Évidemment qu'ils restent entre eux, vers qui d'autre peuvent-ils se tourner ?

Ils m'ont bien accueillie. On a parlé de la situation en France, de l'objectif de mon voyage puis ils m'ont donné des tas de conseils sur les taxis à éviter, les restaurants où manger ou les moments où il va pleuvoir. Ils étaient heureux d'avoir une nouvelle venue avec qui partager les anecdotes que les autres expats connaissent déjà. Les guides touristiques ont menti, aucun Vietnamien n'utilise *tam biêt* pour dire au revoir. C'est plutôt adieu en fait. Contrairement aux apparences, la circulation n'est pas chaotique, il faut simplement savoir qu'on peut rouler à contre-sens si on reste sur le côté, griller le feu si on tourne à droite et considérer les passages piétons comme des ornements purement esthétiques. Enfin, à l'exception des desserts à base de haricots et du durian qui a l'odeur d'un melon qu'on aurait laissé moisir un an dans une poubelle de supermarché, la nourriture est excellente.

C'est ce qu'on est allé vérifier ce soir dans un restaurant au sommet d'un immeuble. On a regardé le soleil se perdre dans la brume polluée d'un jour brûlant. De là-haut les scooters ressemblaient à des jouets dérisoires. Quand je te disais que les expats sont hors-sol. Tu verrais comme c'est grand, Hanoi. Tu verrais comme c'est vivant, comme ça respire. Et encore, il paraît que ce n'est rien par rapport à Saigon. Ce pays est en perpétuelle ébullition, il y

avait ce matin dans la rue d'Antoine un concessionnaire automobile qui n'était même pas là la veille. Difficile de croire qu'il y a eu une guerre ici un jour. Je me sens idiot à revenir sur mes pas dans un pays où tout a été fait pour en effacer les traces. Même le nom du pays a changé.

Tu me manques, maman. Prends soin de toi, à bientôt.

*9 février. Ngang.*

Les *backpackers*. Tu les détesterais autant que les expats. C'est tellement facile de s'en moquer que j'hésite. Ils vivent d'amour, d'eau fraîche et d'avions à huit cents euros. Ils comptent sur la générosité des locaux pour amortir le reste des frais. Ils se traînent de chambre en chambre, ils ont tous fait le même tour du monde, ils parlent sur le même ton du Mékong, de la baie d'Along ou du massacre de Mỹ Lai. Qu'ils visitent Hanoi, Shanghai ou Kuala Lumpur importe peu, comme on dit ce n'est pas la destination qui compte mais les photos qu'on en rapporte. Ils trompent l'ennui comme ils peuvent, ils fuient leur famille triste, ils préfèrent subir le chômage ici plutôt que dans les couloirs de Pôle Emploi.

Eux aussi je les plains. Comme moi ils voyagent seuls. Comme moi ils ne partagent leurs voyages qu'avec des gens à des milliers de kilomètres. Eux aussi pourraient disparaître sans laisser de trace. Comme ce touriste néo-zélandais, il y a quelques semaines. Ici, les gens ne parlent que de lui. Je suis dans la dernière auberge où il est passé.

Je suis à Sa Pa, mégapole touristique au milieu des montagnes. Il n'y a que des restaurants et des auberges de jeunesse. Les touristes du monde entier s'entassent ici pour observer les rizières alentour. Tu as déjà vu Sa Pa, forcément, dans une pub pour de la lessive ou une télé haute définition.

Je suis arrivée là dans la matinée, portée par un bus *semi-sleeper* où j'ai semi-dormi. On est à moitié allongée et à moitié assise, à moitié confortable quoi. C'est pratique, ça évite de payer une nuit d'hôtel et ça raccourcit les trajets, mais je me suis renseignée, il n'y en a pas en Europe parce que c'est trop dangereux. Comme les centaines de câbles électriques enroulés en grappes sur les poteaux des grandes villes. Comme les voitures sans ceinture de sécurité. Comme les scooters qu'on conduit en tongs. Comme les voies ferrées sans barrières. Comme les gens qui jouent aux cartes au milieu des rails. Comme la police qui a la matraque facile. Un pays pauvre, ce n'est pas un pays où on attend de crever

de faim, nu, dans des ruelles boueuses. C'est un pays où on n'a pas le droit à l'erreur. Il y a une heure, on a croisé un bus comme le nôtre, fracassé au bord de la route. Il y a une dimension obscure de l'univers où je suis dans ce bus-là.

Il fait nuit, je ne vois rien du paysage par la fenêtre. Il faudrait que j'arrête de divaguer et que je semi-dorme encore un peu. Ce serait plus simple si tu étais là pour me dire d'éteindre la lumière et de fermer les yeux.

Tu te souviens quand tu me lisais ce roman, le soir ? Je demandais toujours le même, *La Rivière à l'envers*. Tu te souviens de la Forêt de l'Oubli ? Tu te souviens de l'eau qui rend immortel ? Comme ça résonne différemment maintenant. Tomek, le héros, était orphelin, ça t'énervait que je m'identifie à lui. Tous les héros sont orphelins, tu sais.

Je ne veux plus être une héroïne.

Tu me manques, maman. Prends soin de toi. Je suis là dans moins d'une semaine maintenant.

*10 février. Hôï.*

Tu verrais, maman, le brouillard ici. Il restreint le monde. Il protège les paysages des touristes trop curieux. On ne voit plus devant, on ne voit plus

derrière. Quand il pleut, on ne sait plus où on est, on ne sait plus qui on est. Il n'y a que l'eau qui s'écoule et moi, à contre-courant, essayant de remonter la rizière. Je ne sais pas pourquoi on dit saison des pluies, pour l'instant ce n'est qu'une seule pluie qui jamais ne s'interrompt. Mes habits sur moi sont trempés, mes habits de rechange dans mon sac sont trempés, mes os sont trempés et mon âme poisseuse. Pourtant tu vois, pour une fois j'avais pensé à prendre des affaires supplémentaires. Il n'y a que l'intérieur de ma gourde qui soit sec actuellement.

Je t'écris d'un *homestay* : ce soir je dors chez l'habitant, chez une petite dame souriante qui m'a accueillie comme sa fille dans sa petite maison au bout d'un chemin obscur. J'ai déplié la moustiquaire au-dessus de moi, il n'y a pas de moustique mais ça me rassure quand même. J'ai l'impression d'être dans un château ou une cabane, tu te souviens de celle avec le drap rouge dans la chambre d'amis de la rue des Lilas ? Tu m'y apportais mes œufs à la coque et mes crêpes. Ça sentait le chauffage et le sirop d'érable. J'étais la plus heureuse. J'étais une reine, le monde tournait encore autour de moi, je n'avais pas fait ma révolution copernicienne. Quand j'étais enfant, je n'avais pas besoin de mère. J'avais toi, maman.

Dehors on entend toujours la pluie et le bruit saccadé de quelque chose qui marche sur le toit. Des rats ? Des fantômes ? Est-ce que les moustiquaires protègent des fantômes ? Il paraît qu'ici les gens croient aux esprits.

Sur l'autel du foyer, deux bâtons d'encens brûlent au pied d'un petit bouddha. La pluie s'est arrêtée. Je n'entends plus que les bruits de pas sur le toit. J'aimerais que tu sois là, maman. J'ai une boule dans le ventre, j'ai le cerveau qui vrille. Je n'arrive pas à dormir. Tu te souviens quand tu m'avais consolée de mon cauchemar, le jour où papa est parti ? À la fin on ne savait plus vraiment qui consolait qui. C'était quelque chose de te voir pleurer, tu sais ? Prendre conscience que tu n'étais pas juste un paramètre fixe de mon existence à moi. Je le sais maintenant.

Papa m'a téléphoné aujourd'hui pour savoir la date de mon retour. Il m'a demandé combien de temps encore j'allais te laisser seule. Il m'a demandé combien de temps encore j'allais te laisser seule. Je dois le réécrire pour l'intégrer. Tu imagines son culot ? Lui, me reprocher de t'abandonner ! Sortir une telle phrase. Dans un tel contexte. L'audace ! Comme j'aimerais faire partie de l'armée des pères lâches comme lui, ne jamais douter, vivre comme si tout m'était dû, parler de tout sans jamais rien savoir, ne pas regarder dans le rétroviseur, que



le monde tourne encore autour de moi, que mes cabanes soient des châteaux. Comme j'aimerais être à sa place, partout fouler la terre et me dire qu'elle est mienne. Il m'a aussi souhaité une bonne fin de voyage en Indochine. Je ne crois même pas qu'il ait voulu m'énervé. Il n'a pas besoin de regarder derrière lui, il vit encore en 1950.

Je n'arrive vraiment pas à dormir. L'excitation du début de voyage a laissé place à l'angoisse. J'essaie de travailler mon vietnamien pour demain. Tu sais qu'ils n'ont pas de « *je* » unique comme nous ? Les Vietnamiens ne se définissent qu'en fonction de leur interlocuteur, ils n'existent qu'au sein d'une hiérarchie précise. Il faut changer de pronom selon qu'on s'adresse à une femme, un homme, un patron, un subordonné, quelqu'un de plus âgé ou de plus jeune. Et si la personne a plutôt l'âge de nos parents ou plutôt celui de nos grands-parents, c'est encore un pronom différent. Je me demande comment font les enfants qui ne connaissent pas leurs parents.

Je me demande comment moi je vais faire quand je vais la voir. Je suis encore en ville mais demain tout commence. Demain je pars à pied pour le village de Ta Van. C'est là qu'Elle se trouve d'après l'orphelinat de Gò Vấp, d'après les infos qu'Antoine est allé chercher pour moi. Mon père vit en 1950 et moi je cherche un jour de février 1995. Je cherche

une pièce de mon puzzle, le coin qui fait tenir toutes les autres pièces. Demain je vais peut-être comprendre ce jour où l'on m'a déposée à l'orphelinat. Demain je vais voir ma mère, maman.

À bientôt, tu me manques. Prends bien soin de toi.

*11 février. Huyên.*

Ce matin, pour éviter une voiture de police, le chauffeur de mon taxi a simplement quitté la route. On est partis sur la plaine, sous la lumière rasante du soleil levant. À chaque bosse il faisait des « Oh » amusés, jamais inquiet de ma réaction. J'imagine qu'il n'avait pas de permis. J'aurais pu m'inquiéter. C'était le meilleur moment de mon voyage, je me suis sentie si libre. On s'est arrêtés au milieu de nulle part pour prendre des photos. Je n'oublierai jamais ce moment, la jeep au milieu des hautes herbes, le soleil bas sur la plaine comme à la fin d'un Lucky Luke.

Les Vietnamiens. Tu les aimerais, je crois, maman. Je me méfie des généralités bien sûr mais ils ne font pas de manières. Je pensais qu'en Asie les interactions sociales étaient soumises à des protocoles bien stricts. Cliché stupide. La dame qui m'a hébergée hier était adorable, elle a tenu à me faire goûter absolument

tous les fruits du pays, elle m'a rapporté des kilos de couvertures comme s'il neigeait dehors. Je n'étais ni sa cliente ni une étrangère. J'étais simplement quelqu'un qui mérite de l'attention. De même tous les gens que j'ai croisés aujourd'hui étaient toujours là pour m'aider. Si vous avez un problème les gens ici ont une solution. Si vous n'avez pas de problème ils ne vous en inventent pas. S'ils n'ont pas de raison de vous en vouloir, ils sont sympathiques et si quelque chose ne va pas ils vous le signifient. Ils ne regardent jamais derrière eux, quand ils conduisent le rétroviseur est inutile. Chacun est responsable de ce qui se passe devant uniquement. Et moi, au contraire, je suis à la recherche du passé. Indiana Jones, charisme en moins.

Je ne crois pas au lien du sang. Je ne crois pas aux héritages profonds des racines génétiques. Je ne crois ni à la race ni à la mémoire culturelle de nos ancêtres. Je crois que nous ne sommes que la somme de nos rencontres, une éponge molle qui absorbe tout ce qui passe, caractère, émotions et traumatismes. Je crois que nos parents ne sont définis que par l'attention et l'affection qu'ils nous portent. Et pourtant je suis là, au milieu des rizières, à la recherche de ma mère biologique. Idiote.

Aujourd'hui je n'ai pas trouvé ma mère, maman. Elle n'est plus à Ta Van depuis des années. J'ai montré

le papier portant son nom à des locaux. Autant pour se débarrasser de moi que pour m'aider, on m'a indiqué un autre village, plus loin. L'adresse que m'a donnée l'orphelinat de Gò Vấp n'est plus valable. Elle a dû déménager.

Je ne peux m'empêcher, et je sais que c'est bête, de me dire qu'elle s'est organisée pour que je ne la retrouve pas. Je devrais rebrousser chemin. Qu'est-ce que ça change à ma vie d'avoir retrouvé ma mère biologique ? Qu'est-ce que je pourrais lui dire de toute façon ? Je ne la connais pas, je ne parle pas sa langue. Bien sûr que non, je ne vais pas sauter dans ses bras. Bien sûr que non, elle ne va pas me prendre par les épaules et me dire qu'on a les mêmes yeux. Bien sûr que non, on ne va pas parler toute la nuit pour se raconter toutes les choses qu'on a manquées. Bien sûr que non.

Je pourrais me prendre en photo avec la petite vieille adorable d'hier et la déclarer ma mère biologique. Qu'est-ce que ça changerait dans ma vie ? Pour la moitié des Français, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Tu te souviens du type au supermarché qui m'avait dit de rentrer dans mon pays ? Eh bien c'est ce que je fais, mais c'est pas si facile.

Cette nuit je dors sous ma tente et sous la pluie. Je n'avais pas prévu d'autres options que de trouver ma mère aujourd'hui. Je ne dors pas très loin du tombeau

d'un empereur vietnamien. J'en ai profité pour visiter l'endroit. Tu aurais vu ça, maman. Les bassins pour l'éternité tranquille, le soleil qui descend sur la forêt, un rayon de lumière qui se faufile entre les portes du mausolée, les statues de mandarins recueillis jusqu'à la fin des temps. En cadrant bien mes photos j'aurais pu prétendre redécouvrir le temple, comme une aventurière qui, machette à la main, découpe les lianes sur son passage. Il n'y avait personne, c'était magnifique.

Je pense à cet empereur, pour l'éternité dans son palais, et à moi, étendue dans mon sac de couchage. Je repense au tombeau d'Hô Chi Minh à Hanoi, un froid bâtiment de béton, la réplique exacte du mausolée de Lénine à Moscou. Je pense au Taj Mahal, au Panthéon, aux Pyramides. Pourquoi la moitié des monuments du monde sont-ils des cimetières ? Est-ce que dans mille ans les vivants auront encore une place ?

Je divague toute seule. Tu n'as pas répondu à un seul de mes messages.

À bientôt, tu me manques, maman. Prends soin de toi.

*12 février. Nặng.*

Chez Antoine il y avait ce documentaire recolorisé sur la guerre du Vietnam. Dans l'interminable litanie

des atrocités, un événement m'a marquée plus que les autres. La bataille pour la colline 875. À ĐẶk TÔ, en 1967, les Américains lancent une escarmouche de diversion en marge de la grande offensive qu'ils préparent depuis des mois. Pour faire croire à leurs adversaires que la colline 875 représente un intérêt stratégique majeur, les Nord-Vietnamiens mettent les grands moyens pour contrer l'attaque américaine. Dans les deux camps, on bluffe, des deux côtés on sacrifie des vies pour un mensonge. Après des jours et des jours de bain de sang, quand, à la lumière du soleil levant, les troupes de l'Oncle Sam arrivent au sommet de la colline 875, il n'y a rien. Rien que des cadavres allongés dans les hautes herbes. Deux armées se sont entre-tuées pour un point qui n'en intéressait aucune. Des milliers de soldats sont morts en vain, si tant est qu'on peut mourir pour quelque chose.

J'ai toujours eu de la tendresse pour les efforts inutiles.

Après le vacarme des rotors de l'avion, le bourdonnement des scooters et le grondement de la pluie, c'est le silence, enfin. La route la plus proche est à des kilomètres, le voisin le plus proche à des centaines de mètres. L'averse s'est arrêtée,

le tonnerre s'est choisi d'autres boucs émissaires à l'autre bout du pays. On n'entend plus que le vent labourer sans effort les rizières, il charrie avec lui les premiers rayons de l'aube. J'ai trouvé ma mère, maman.

La lumière s'écrase sur la pierre grise d'une tombe. Au milieu des rizières balayées par un jour de grand vent, sous l'éclat désolé d'un soleil absent, ma mère est enterrée là. Comme on le fait ici, directement dans la rizière qu'elle a cultivée toute sa vie. Les deux pieds dans l'eau, les ortels engoncés dans la boue, j'essaie comme elle de prendre racine. Je n'ai jamais été si loin de chez moi et pourtant c'est ma terre. J'ai trouvé ma mère, maman. Ma mère. C'est un mensonge mais c'est enfin le mien.

Je sais dire adieu en vietnamien. *Tam biệt*. Elle avait cinquante-cinq ans. Elle n'avait pas de quoi se soigner. Elle a fait l'erreur de tomber malade. Un pays pauvre c'est un pays où on n'a pas le droit à l'erreur. Elle est morte il y a huit ans. Huit ans, une éternité et rien du tout. Il y a huit ans tu ne m'avais pas dit que tu n'étais pas ma mère, maman. C'était ton mensonge encore. Bien sûr que non je n'allais pas sauter dans ses bras. Bien sûr que non elle n'allait pas me prendre par les épaules et me dire qu'on a les mêmes yeux. Bien sûr que non on

n'allait pas parler toute la nuit pour se raconter toutes les choses qu'on a manquées. Bien sûr que non. Qu'est-ce que j'imaginais ?

Pas ça en tout cas.

C'est son frère, mon oncle ? qui m'a amenée à sa tombe. J'ai compris ce qu'il me disait mais je n'ai pas su me présenter. Je n'ai pas trouvé le pronom avec lequel j'aurais dû m'introduire. Je n'ai pas su dire : *je-nièce* suis content de *te-oncle* voir. Il n'a pas cherché à comprendre non plus. Si vous n'avez pas de problèmes ici les gens ne vous en inventent pas. Est-ce que j'ai un problème ? Je ne sais plus.

Pour le puzzle de coucher de soleil avec Antoine, il manquait une pièce. Droit dans le soleil. Je me souviens qu'Antoine s'en foutait mais pour moi c'était insupportable. Mais c'est ainsi, il me manquera toujours une pièce. Je ne pourrai jamais parler à ma mère, maman.

Je suis maintenant dans un « restaurant » vietnamien, assise sur un tabouret en plastique sur un trottoir boueux. Un parasol me protège à peu près de la pluie, les gouttes ruissellent entre mes jambes et sur le bord de mon assiette. Je ne sais pas où je vais dormir cette nuit. Je ne sais pas où j'irai



demain. Je n'avais pas d'autre plan que de trouver ma mère.

Je repense à ce Néo-Zélandais qui a disparu. Je disparaissais moi aussi. Je n'appartiens à aucune communauté ici, je ne suis ni vietnamienne, ni expat, ni backpackeuse. Tu ne réponds pas à mes messages. J'imagine les policiers qui remontent ma trace si je disparaissais, ils interrogeront Antoine, les gens à qui j'ai demandé mon chemin, la gentille vieille chez qui j'ai dormi, mon « oncle » et cet homme qui me sert au restaurant. Se souviendront-ils seulement de moi, l'étrangère qui leur ressemble ?

Prends soin de toi. Tu me manques. Je rentre. À très vite.

*15 février.*

C'était le Têt cette semaine, le Nouvel An vietnamien. J'ai retrouvé Hanoi désert, les citadins sont retournés à la campagne faire la fête en famille. J'ai pris un bus vide pour embarquer dans un avion vide à l'aéroport désert. Moi aussi je ne voulais que retrouver ma famille.

On a volé au-dessus des nuages, j'ai pensé des banalités comme « *on est peu de choses* » ou « *on ne voit pas les frontières depuis le ciel* ».

À Orly, personne ne m'attendait. Dans le métro, en route pour l'hôpital, j'ai croisé Émilie, une de tes anciennes collègues. Ça aurait fait une bonne anecdote à te raconter. J'en avais des milliers de choses à te dire après ce voyage. Mais quand je suis rentrée dans ta chambre, tu n'étais plus là. Enfin, tu n'étais plus là pour moi.

J'ai dit bonjour, tu as répondu : « Qui êtes-vous ? »

En vietnamien, il y a six tonalités, la neutre *Ngang*, deux montantes, *Ngã* et *Sắc*, et trois descendantes, *Huyền*, *Hỏi* et *Nặng* où la voix marque un décrochage brutal. En français c'est plus simple, il y a moins de choix. Tu as dit : « Qui êtes-vous ? » en laissant ta voix remonter à la fin, j'ai bien entendu que c'était une question. Il n'y a pas d'autre option. Aucune ironie possible, tu ne savais vraiment pas qui j'étais à ce moment-là.

Tu ne m'as même pas gratifiée d'un : « Qui es-tu ? » Je crois que c'est le vouvoiement qui m'a fait le plus mal. Toi non plus tu ne savais pas quel pronom utiliser. En français, pourtant, là aussi, c'est simple.

Dans tes yeux j'ai bien vu que je n'existais plus. Tu t'es retirée dans la Forêt de l'Oubli, dans une dimension obscure de l'univers. Quand tu t'effaces, je disparaissais avec toi. Pour toi je suis un

fantôme désormais. Est-ce ce genre d'esprits-là qui hantent la campagne vietnamienne ? Quand est-ce que j'ai disparu de ta conscience ? Quand est-ce que je suis devenue comme ce touriste néo-zélandais que tout le monde cherche ? Était-ce dans ce bus écrasé au bord du chemin ? Quand mon chauffeur de taxi a quitté la route ? Devant ce tombeau d'empereur ? Devant la tombe de ma mère ? Je ne sais même pas quelle mère je pleurais devant cette stèle en pierre.

Je n'ai pas su te répondre. Je n'ai même pas su dire « je ». J'ai dû faire un *Nặng*, la voix qui décroche et disparaît dans les graves. Comme devant la tombe de ma mère. Les jambes qui tremblent et les cordes vocales en perdition, un *Diên Biên Phu* à moi toute seule.

J'aurais voulu te raconter mon voyage, m'énerver avec toi sur le coup de fil de papa, te dire à quel point le Vietnam, c'est magnifique, te parler du soleil sur les tombeaux d'empereurs, de la pluie sur les rizières, j'aurais voulu te dire que j'avais trouvé ma mère malgré tout. J'aurais voulu te remercier de m'avoir élevée, de m'avoir permis de grandir, d'avoir été ma maman. J'aurais voulu te dire tout ça mais je n'ai pas su.

J'aurais voulu te remercier pour la colère que tu as piquée contre le raciste du supermarché. Je n'avais

pas les mots pour répondre à l'époque, tu l'as fait à ma place. Je ne t'avais jamais vue comme ça, j'avais l'impression d'avoir une étrangère colérique en face de moi. J'avais honte de moi alors je croyais que j'avais honte de toi. La vérité c'est que je n'ai jamais été aussi fière d'être ta fille.

À l'hôpital tu as bafouillé quelque chose à propos d'une institutrice. Le docteur dit que comme tu n'enregistres plus de nouveaux souvenirs, les anciens reviennent. Comme un retour en enfance. Ça m'a consolée de penser qu'on fait un peu le même voyage à la recherche de nos racines. Le mien s'est fini face à une tombe.

Le pire, c'est que papa avait raison. Je n'aurais jamais dû partir. Je pensais que j'avais le temps avant que tu t'en ailles. Je voulais pouvoir te parler de ma mère. Je ne pensais pas que tout irait si vite. Tu étais malade depuis des années. C'était de pire en pire, bien sûr, mais je ne pensais pas que tu m'aurais oubliée en dix jours.

J'ai retrouvé ma mère. Mais elle est morte, papa est parti et je t'ai perdue, maman. Je suis une héroïne orpheline. Je ne pourrais plus téléphoner à personne pour demander combien de temps les œufs à la coque doivent rester dans l'eau bouillante.

À part l'enfance, il n'y a rien de plus dur que l'âge adulte.

Prends soin de toi. Tu me manques, maman.

**Gaëtan Maran, 26 ans, France**

Gaëtan est animateur socio-culturel.

Il a été lauréat lors de la 34<sup>e</sup> édition du PJE. Il travaille actuellement sur un roman de science-fiction jeunesse qu'il espère publier prochainement. Il a déjà été publié dans trois recueils de nouvelles. Ses écrivains préférés sont Kafka, Buzzati, Tolstoï, Lola Lafon et Alain Damasio. Il se passionne pour le théâtre d'improvisation et le badminton.

Gaëtan a été parrainé  
par Georges-Olivier Châteaureynaud.



La Piste du lézard sans queue

Patrick Kasongo





Une fine traînée de sang s'allonge dans l'herbe humide. Goutte après goutte, elle montre la direction à suivre. Je suis ses minuscules pointillés rouges. La ligne tourne sur le chemin de terre. Je dévie avec elle. Sans savoir pourquoi, je me prends à ce jeu de piste. La ligne avance entre les radicelles. Avance encore. Puis s'arrête net devant un trou dans la terre. Ça doit être le sang d'une petite créature. Peut-être un lézard à la queue tranchée.

Je m'incline, avance la main. La cavité est assez grande pour laisser passer mon doigt. La terre est humide et devient de plus en plus chaude à mesure que mon doigt s'y enfonce. Cette chaleur étrangement douce doit forcément provenir de quelque chose. Je remarque d'autres cavités sur le sol. Une dizaine au moins. La chaleur attire des petites bêtes, fourmis, insectes de la terre.

Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Je me précipite chez moi. Mes outils sont derrière la porte. Prendre une bêche. Je pense que ça va suffire. Feza ne m'a pas remarqué. Elle continue à piler du *sombé* comme si de rien n'était.

La terre est molle. Je creuse sans effort. En général, je trouve quelque chose à chanter. Mais là, rien ne me vient. Mon estomac se noue à chaque centimètre de terre que je déblaie.

Grand-père m'avait raconté qu'il avait vu, une nuit, dans un cimetière, du feu jaillir d'une tombe. Ce n'était pas le genre à mentir. S'il l'a dit, c'est que ça devait être vrai. Et si c'est vrai, peut-être que cette chaleur sous mes pieds vient d'un corps. On aura beau appeler ça « feu follet », comme le reste de la famille je pense qu'il s'agit d'un phénomène mystérieux. « Ça nous rappelle qu'il ne faut pas violer une sépulture ! » disait grand-père.

Malgré tout, je continue à creuser. Quitte à en être maudit. Ce qui s'est passé ce matin n'était pas un hasard. C'était un signe. Ce sang de lézard m'a montré le chemin de ma destinée. Plam ! Un bruit métallique. Je viens de buter contre quelque chose. Ouf ! Je me sens soulagé. Ce n'est pas un mort.

Je dois maintenant ralentir le rythme. Mes mouvements doivent être plus délicats.

J'ai réussi à dégager la terre autour d'une chose dont j'ignore tout. Sa forme est allongée. Autour

d'elle, des carcasses vides d'insectes morts... Et de minuscules œufs bruns non éclos. Des bestioles dont j'ignore le nom se dispersent à la vue de la lumière.

Ma trouvaille est désormais à ma portée. Je m'incline. Je passe des doigts craintifs au-dessus de cette chose pour balayer le reste de terre.

Une légère vapeur, imperceptible, monte d'une coque couleur d'or.

Je ne sais quoi penser. C'est incroyable. J'ai devant les yeux un objet que je n'ai jamais vu jusque-là. Une sorte de tube doré dont les deux bords sont arrondis. Un mètre de longueur. Quarante centimètres de largeur. Il doit y avoir quelque chose dedans vu le poids de l'engin. Le soleil est haut dans le ciel. Je me passe le revers de la main sur le front. J'observe cette sueur grasse et pense au reste de mon visage.

Mon cœur bat plus vite. J'ai du mal à réfléchir. Les idées tournoient dans ma tête. J'en saisis une au vol : « Le trésor oublié d'un riche déplacé de guerre. Déjà mort avec un peu de chance. »

D'abord j'hésite. La tentation est si grande. « Le trésor oublié... » Je n'arrête pas de me le répéter à moi-même. Ces mots s'impriment sur une surface mentale nue. Je m'accroche à cette idée. De toute la force de mon cerveau et de mes entrailles.

Un sentiment nouveau naît en moi. Je sors de ce trou peu profond. Je regarde partout. Personne ne m'a vu. Je recouvre de terre mon trésor. Je repasserai plus tard. Après la tombée de la nuit.

★

Si j'ai bonne mémoire, cela fait six mois que nous sommes revenus ici. Dans notre village. À notre retour, deux mois ont suffi pour tout reconstruire. Des rebelles sortis de je ne sais où ont livré bataille contre l'armée nationale.

Nous sommes d'abord restés chez nous. Il fallait juste se coucher sur le sol pour ne pas se prendre une balle perdue. Ensuite, des sifflements effrayants ont commencé à ponctuer le silence. Ces bruits ne ressemblaient à rien de connu. C'était la première fois que je les entendais. Quelqu'un nous dit plus tard que c'étaient des bombes, des obus noirs et affreux. Ça doit être Sabiti, si j'ai bonne mémoire. Je n'ai pas osé le contredire. Mais qu'est-ce qu'il en sait, lui ! C'est un civil comme nous tous.

On entendait ces choses horribles fendre l'air. Leurs sifflements devenaient plus aigus à mesure qu'elles prenaient de la hauteur. Le bruit allait crescendo. Ensuite, plus rien. Le calme total. « Où est-ce que ça va tomber cette fois ? » Personne ne pouvait

le prédire. Alors, nous commençons à prier. À supplier le Seigneur que ces maudites choses, venues tout droit de l'enfer, ne retombent pas sur nous.

Au bout d'un certain temps, il a fallu carrément fuir. Désserter le village sous les balles tant ces sifflements nous rendaient fous. Dieu merci, moi et ma femme avons gardé en nous le souffle de la vie. Tous, nous nous sommes entassés dans une cité voisine à soixante-quinze kilomètres de chez nous.

Après deux mois et demi, nous sommes revenus. Beaucoup de rebelles étaient morts. C'est tout ce qui se raconte, depuis. Il y a eu plus de pertes civiles, mais personne ne semble l'avoir remarqué.

À notre retour, nous sommes tombés sur un organisme humanitaire recouvrant les cadavres dans les rues avec des bâches. Après quoi ces inconnus portaient nos morts vers un cimetière nouvellement aménagé un peu plus haut, avant les collines. Un lieu sinistre qui porte désormais pour nom le nombre de jours qu'a duré cet affrontement, « Soixante-dix-neuf ».

Ici à l'est c'est toujours comme ça. Certains continuent à dire que c'est à cause de la richesse de la région qu'il y a autant de guerres. Que cette instabilité profite à des étrangers qui, pendant ce temps, extraient des minerais. Entre autres du coltan. Maintenant, j'ai toutes les raisons d'être d'accord

avec cette hypothèse. Moi-même, est-ce que, par hasard, je ne viens pas de trouver un trésor ?

Du plus loin que je remonte dans ma mémoire, il n'y avait pas autant de guerres avant ces vingt dernières années. Il fut un temps où personne ne savait quel bruit fait une arme. Mais cette époque semble si lointaine ! L'évoquer me fait passer pour un nostalgique naïf. Vaut mieux me taire et garder toutes ces histoires pour moi et ma femme.

L'école du village a été reconstruite depuis la fin de la semaine passée. Les enfants sortent de leurs vacances forcées. Ailleurs, il y a les vacances de Noël, les vacances de Pâques... On peut ajouter à cette liste : les Grandes Vacances. Ici, en plus de tout ça, il y a aussi les vacances de guerre. Chaque année. Depuis dix ans. Les enfants se sont habitués aux crépitements saccadés des balles, et à ces odeurs de poudre. Ils se sont habitués à dormir à plat ventre sur le sol pour ne pas se prendre une balle perdue. Je peux jurer devant Dieu que s'il arrivait que l'on passe une année sans guerre, il y en aurait parmi eux qui réclameraient leurs vacances.

Pour l'instant, il y a la paix. Je garde toutes ces images horribles dans un coin de ma tête. Il m'arrive de vivre des journées entières sans y penser. J'arrive à trouver le sommeil. Autour de moi, le sourire se dessine de nouveau sur les visages. Les fillettes jouent

au *beya* et au *mboko*, les jeunes garçons eux jouent au *ribi* et au *bwambé*<sup>1</sup>. La vie a repris son cours.

★

Après, sous le coup de la découverte de mon trésor, je suis rentré au village comme si de rien n'était. À voir les têtes que font mes voisins, je dois mal cacher ma joie. Dans un premier temps, même ma femme ne doit rien savoir. Après le repas, Feza m'a mis dans un seau de l'eau pour me laver. Je me suis lavé. Maintenant, je vais aller me reposer un peu. Je ne sortirai pas avant la nuit. Feza est allée chercher de l'eau à boire. Elle va sûrement remonter la rivière toute seule à cette heure-ci.

Dix-neuf heures. C'est bon. Je peux sortir. Vais-je réussir à reconnaître l'endroit avec cette obscurité ? Je pense que oui. Le chemin est resté imprimé en moi. Je pourrais m'y rendre même les yeux fermés. J'ai à peine tâtonné avant de mettre le pied sur de la terre fraîchement remuée. Mes mains farfouillent le sol comme les pattes d'un chien. Je ne compte pas trois minutes, et j'atteins mon but. Je mets un genou à terre pour réussir à soulever ce tube sur mon épaule.

---

1. *Beya* : corde à sauter ; *mboko* : marelle ; *ribi* : billes ; *bwambé* : gendarmes et voleurs.

En chemin, je titube de moins en moins. Ma démarche devient de plus en plus sûre.

Je dépose ma trouvaille au milieu du salon. Tout fier. Mais je m’y attendais : Feza me pose plein de questions. Elle a peur. Je le sais au ton de sa voix. Contrairement à elle, je suis content :

« C’est quoi ça, Abédi ?

– Va prendre la bougie sur la table et approche. »

Elle s’exécute. Avance vers moi avec la lumière. S’agenouille. En un geste lent, elle passe la flamme le long du métal. Son silence est éloquent. Un sentiment inconnu froisse les traits de son visage. Elle se relève. Avance vers la table, incline la bougie. La flamme lèche les bords dentelés de la tige de cire. Des larmes chaudes tombent sur le bois. Je la regarde fixer de sa main la bougie sur la table. Je guette une réaction. Feza ne dit rien. Elle s’assoit, pensive. L’idée de sortir définitivement de cette misère semble l’effrayer. Je m’approche d’elle. Je la prends dans mes bras :

« Tu n’es pas contente, ma chérie ? N’aie crainte. Il n’y a aucune raison d’avoir peur. Je continuerai à prendre soin de toi, Feza. »

Je sais comment m’y prendre pour la rassurer. Elle lève les yeux vers moi, ces grands yeux qui observent les mouvements de ma bouche. Elle a le regard d’un enfant qu’on vient de réconforter. On



reste comme ça. Sans bouger. Quand je regarde en moi, je n'ai que de l'amour pour cette femme. Les membres de ma famille ne l'aiment pas. Elle ne peut pas avoir d'enfant. Ma mère est allée un jour jusqu'à verser des larmes à la simple idée que je meure sans laisser de progéniture. Mais c'est hors de question de quitter Feza. Je l'aime depuis ma jeunesse et je continuerai à l'aimer. Et puis elle n'a plus que moi dans ce monde.

Je suis maintenant tout seul au salon. Je regarde fixement ce tube précieux posé sur le sol. Pour la première fois, je fais attention aux vis qui le gardent fermé.

Y a-t-il vraiment quelque chose entre ces parois métalliques ? Je cours à la cuisine et reviens avec un tournevis entre les mains.

J'ai le cœur lourd. Et si, une fois ce tube ouvert, il n'y avait rien à l'intérieur ? Soudain ma joie se dissipe. Me voici intranquille. Plein de doute. J'aurais pu garder cette boîte sans daigner l'ouvrir. En disant juste qu'elle contenait un trésor. Cette simple idée aurait longtemps préservé ma joie.

Le bonheur est une boîte fermée. C'est l'aile du papillon qui vole en poussière quand on la touche.

Le tournevis est trop grand. Il m'en faut un plus petit. Je m'y reprends à trois reprises avant de tomber sur la bonne taille. La pointe de celui-ci épouse

la vis. Malgré mes efforts, elle reste immobile. J'y mets toutes mes forces, mais rien à faire. Le sommeil me surprend là. Je m'endors par terre. Avec contre moi ce tube. Cette douce chaleur.

J'ai essayé d'ouvrir ce satané truc toute la matinée. Des gouttes de sueur perlent à mon front. La colère monte en moi. Aux grands maux les grands remèdes. Je prends ma houe. Excédé, sans penser aux voisins, je donne des coups sur ce trésor inatteignable. Ma femme se précipite pour m'arrêter. J'halète de rage et de fatigue. Un voisin vient de toquer à la porte. Sûrement pour savoir ce qui se passe à l'intérieur. Feza a dû trouver quelque chose à raconter. Il est parti.

Désormais, je ne fais plus que penser à ce tube. Je dois l'ouvrir à tout prix. Peu importe ce qu'il en coûte. Je reprends mon tournevis. Cette fois-ci, je vais m'y mettre plus sérieusement. Je ne m'arrêterai que quand une vis sortira...

Cela fait déjà dix minutes que j'essaie de la tourner. Elle a légèrement bougé. Un petit effort. La vis commence à tourner. Je vais bientôt y arriver. Je ne céderai jamais.

Victoire ! J'observe ce bout de métal dans le creux de ma main. Je suis fier de moi-même. Plus rien ne peut m'arrêter. Je me remets à la tâche. Des gouttes

de sueur tombent sur le métal. C'est au tour de la deuxième vis...

Un léger bruit commence à monter du tube. Je continue malgré tout. Feza vient d'entrer dans la pièce. Elle a aussi entendu. Elle est inquiète. Ce n'est pas le moment d'être déconcentré par elle. Je continue ma besogne au mépris de ces hurlements :

« Arrête, Abédi. J'ai l'impression que c'est dangereux. Arrête, s'il te plaît. Arrête. Tu ne m'écoutes pas quand je te parle ? Ça m'est égal d'être riche. Je veux juste ne pas te perdre ! »

Je continue comme si je n'entendais rien. Elle me remerciera plus tard. D'ici peu, avec l'argent que j'aurai, on déménagera plus au sud. Là-bas, il n'y a pas de guerre. Elle ne puisera plus l'eau de toute sa vie, elle ne pilera plus du *sombé*, elle ne s'usera plus les mains à la lessive. Je ferai d'elle une princesse. Elle aura des domestiques autour d'elle pour tout faire à sa place. On rira de tout ça un jour.

« Abédi, comme tu ne veux pas m'entendre, je vais aller le raconter à tout le monde. Je préfère que tu me haïsses plutôt que te perdre. »

Feza ne sait plus ce qu'elle dit. Elle n'osera jamais. Je peux continuer l'esprit tranquille.

Quoi ? Elle vient de sortir ? Elle a perdu la tête ou quoi ? Elle nous expose. On n'est pas à l'abri d'un voisin jaloux. De toute façon je m'en fous. Le

tube diffuse une plus grande chaleur. Je n'ai plus de raison de rester confiné ici.

J'ai bien fait de sortir. Je me suis installé sur la véranda, l'air y est plus frais. Malgré mes efforts pour me dissimuler, il commence à y avoir du monde. Je sens le poids de tous ces regards sur moi : « Abédi, je serais toi que j'arrêterai d'ouvrir ce truc. Et si c'était un obus ? » C'est Sabiti qui parle. Encore lui. « Ce ne sont pas tes oignons, mon vieux. Et vous, messieurs, il n'y a rien à voir. Circulez. »

J'ai juste le temps de finir ma phrase que le bruit reprend. Rien à craindre. Ça va s'arrêter comme tout à l'heure.

Non. Le bruit devient plus aigu. Je reconnais que ce sifflement est diabolique. Non, non, non. Ça ne peut pas être une bombe. Je refuse de le croire. C'est le trésor oublié d'un riche déplacé de guerre et bientôt je serai riche à mon tour. Je partirai d'ici.

Je vois Feza là-bas. Au loin. En train de pleurer. Elle a toujours eu les larmes faciles. Je partirai avec elle. Ma petite Feza d'amour. Il y a de la fumée qui commence à s'échapper de mon trésor. Je ne vois plus Feza. Elle doit avoir fui comme les autres. La fumée irrite mes yeux. Des larmes commencent à couler. Des larmes de tristesse et d'irritation. Je refuse de me lever et de courir comme les autres. Je sens en moi un entêtement soudain. Est-ce le

courage de mourir parce que je n'ai plus le courage de vivre ?

Le tube n'a jamais été aussi chaud. Une vis après l'autre s'en échappe à une vitesse prodigieuse.

Je refuse de fuir pour me réveiller demain dans le même corps, dans la même région. Pour voir un de ces quatre matins une guerre de plus. Je refuse de fuir pour me coucher à plat ventre. Je refuse de consoler plus longtemps les femmes violées, de compter les cadavres. Je refuse de fuir pour voir ces inconnus qui ne savent qu'enterrer nos morts au lieu de les empêcher de mourir. Tout compte fait, il n'y a qu'une seule chose que je regrette : Feza. Elle va être toute seule maintenant. Livrée à elle-même. La pauvre petite. Elle a besoin de moi.

Le bruit du tube brûlant devient de plus en plus aigu. La fumée commence à me faire suffoquer. Je repense à elle, à son sourire, à ses pleurs.

Je revois la piste de sang. La piste du lézard sans queue. Elle s'étire là, devant mes yeux. Elle ne pouvait pas être de bon augure. Quelque chose en moi le savait.

Une seconde. Quelqu'un approche. Une silhouette se dessine dans la fumée. Cette démarche m'est familière. Une femme revient. Elle est là, en face de moi. Je ne peux pas la voir. Peut-être que je rêve, que c'est une illusion de mon esprit. Le tube

vient de se taire. Il ne reste plus beaucoup de temps. Sans doute quelques secondes. C'est maintenant qu'il faut dire une prière. La forme en face de moi se faufile dans mes bras. Elle observe mes lèvres immobiles. Fixement. Avec des grands yeux naïfs...

**Patrick Kasongo, 23 ans, République démocratique du Congo**

Patrick est assistant comptable après l'obtention d'un diplôme universitaire en comptabilité.

Il a déjà été édité dans une publication collective avec deux nouvelles et travaille actuellement à son premier roman. Ses écrivains préférés sont Henri Troyat, Fernando Pessoa, Alexandre Dumas, Charles Exbrayat et Colette. Outre l'écriture et la lecture, il se passionne aussi pour le cinéma, la musique, le dessin, l'histoire.

Patrick a été parrainé  
par Alain Absire.

La Collectionneuse

Erica Jomphe





Dans un minuscule village marchand, perché sur un îlot comme un oiseau sur une branche trop petite, une boutique ouvrait pour la journée. La cloche au-dessus de la porte d'entrée sonna l'arrivée de la boutiquière dans l'air humide de l'aube, puis retrouva le sommeil. En même temps, un navire s'amarra au port. Matelots, marchands et voyageurs débarquèrent, remplissant le quai de visages étrangers et familiers, tous épuisés. La tempête qui les avait assaillis en pleine mer se faisait encore voir à l'horizon, mais le ciel au-dessus du village était clair et bleu.

Dans la boutique, l'air était aussi humide que dehors. La pièce principale, baignée d'une lumière découpée par les carreaux des fenêtres, était traversée par quatre rangées d'étagères, écrasées sous le poids de jarres en verre dans lesquelles flottaient, dans un liquide verdâtre, des parties de corps. Des

particules volaient paresseusement dans les rayons du soleil levant. À la sortie de l'allée, entre les deux rangées du milieu, un comptoir était placé de façon que la femme assise derrière puisse observer la porte. Le parfum des plantes sur la surface de bois ne pouvait pas complètement dissimuler l'odeur de poisson qui s'infiltrait de l'extérieur.

La femme s'appelait Navarana. À première vue, elle était grande, imposante, belle. Elle occupait l'espace sans hésitation, avec la vivacité de quelqu'un qui a tout le temps du monde, et la confiance de quelqu'un qui connaît tous les secrets de l'univers. Ce que les autres ne voyaient pas, cependant, était que son corps était une mosaïque, un collage qu'elle avait assemblé méticuleusement et scrupuleusement. Dents droites et blanches, cheveux jusqu'aux hanches, luisants comme les ailes d'un corbeau, yeux pourpres et profonds, nez symétrique, doigts de pieuvre, peau olive. Ils ne voyaient pas la souffrance qui était étouffée derrière la façade construite, qui s'écoulait par les brèches, comme l'eau d'un vase aux fissures invisibles.

Assise sur un tabouret haut, les jambes croisées sous sa jupe, un livre ouvert sur ses genoux, Navarana écoutait. Dehors, les chevaux hennissaient et frappaient la terre de leurs sabots, le vent sifflait à la bouche de la cheminée, les mouettes criaient

incessamment, les villageois et les marchands et les pêcheurs jasaient et ricanait, absorbés par les corvées de la journée. Navarana s'indigna contre la vie qui grouillait de l'autre côté de la porte, qui la distrayait de sa lecture.

Sa boutique n'était pas la plus populaire du village, mais elle aimait la tranquillité. Elle était arrivée sur l'îlot longtemps auparavant. Avant d'y ouvrir sa boutique, elle travaillait comme guérisseuse dans son village natal. C'était une vie occupée, honnête et ordinaire, remplie de mouvement. Elle guérissait des malades, opérait des blessures, assistait à des naissances, et pensait encore que l'échange de membres était une technique purement médicale. Elle avait quitté sa pratique du jour au lendemain. Elle était rentrée une seule fois après l'incident, pour chercher ses effets. La vue de la clinique qui avait été jusque-là un espace de guérison, de la table contre laquelle il l'avait retenue contre son gré, du plancher encore taché de son sang, l'air qui semblait encore vibrer de ses gémissements l'avaient fait régurgiter tout ce qu'elle avait eu en elle. L'errance fut un refuge, un moyen de devenir quelqu'un d'autre, de vivre entre deux identités, jusqu'à ce qu'elle rencontre une femme, une collectionneuse, qui lui avait montré les possibilités de la technique, qui lui avait fait découvrir ce qui était maintenant sa passion.

Le village commercial d'Avrartis lui avait fourni un coin parfait, un ancrage où elle pouvait se remettre les pieds sur terre, loin des visages et obligations et peurs qui avaient empesté son ancienne vie.

Dans le calme de l'avant-midi, elle avait méticuleusement nettoyé chaque centimètre de ses étagères. Elle avait frotté et soigné et poli chaque jarre à la perfection, son visage concentré reflété dans la vitre, un visage qui lui semblait distant, détaché d'elle-même. Dans sa jeunesse, elle n'avait pas été une personne très nette, mais à présent ses mains travaillaient de leur propre volonté. Elle répétait cette routine tous les matins, même si elle ne trouvait pas un seul grain de poussière. Ensuite elle avait passé le balai, arrosé ses plantes, réorganisé l'arrière-boutique, nourri son oiseau, Tiliok. C'était un magnifique spécimen noir et jaune qu'elle avait adopté d'un éleveur qui était passé dans le village. Elle regarda son compagnon manger son déjeuner de rongeurs, et son propre ventre gronda.

Selon ses comptes, elle dépensait plus qu'elle ne gagnait, et dans les dernières semaines elle avait essayé d'économiser pour prolonger l'existence de sa boutique. Elle avait l'esprit plus intellectuel qu'entrepreneurial. Elle estimait qu'elle pouvait encore durer un mois ou deux avant de devoir

sérieusement songer à vendre ses meilleures pièces. Elle essayait de ne pas y penser.

Elle passa un temps à observer le mouvement dans la rue, debout derrière la vitre brumeuse. Un homme était arrêté devant la bijouterie d'en face, nez pointu dans la vitrine, épaules larges, bras courts, mains dans les poches. Une femme aux pommettes hautes et aux oreilles ornées traînait un enfant par le bras, les joues inondées de larmes, la bouche grande ouverte montrant des dents manquantes. Des marchands aux longs cheveux et au teint cuivré interpellaient des passants sur la place publique, vendant fruits et légumes, poissons et poulets, compotes et miels, linges et tissus colorés, trésors et babioles de toutes sortes. Une femme qu'elle reconnaissait passa devant la boutique sans regarder dans sa direction, et Navarana, se rappelant que celle-ci avait refusé de lui vendre ses jolis doigts, s'éloigna de la fenêtre avec animosité.

Pour s'occuper l'esprit, elle avait entamé la lecture d'un journal sur les nouveaux développements dans le domaine de la magie de guérison. Sur la page où elle s'était arrêtée, un article par un ancien collègue décrivait un sort qui permettait d'identifier des infections dans un corps. Elle n'avait pas besoin de rester au courant des nouvelles découvertes, mais

elle aimait être informée. Cela lui rappelait ses années de formation. Des bonnes années, avant...

La journée était bien avancée quand le son de la cloche retentit dans la boutique. Elle leva les yeux, à la fois soulagée et agacée.

La figure resta un moment à l'entrée, jusqu'à ce que la pièce soit de nouveau silencieuse. Navarana avait de la difficulté à la distinguer dans l'obscurité et la distance. Les yeux plissés, elle observa la silhouette s'avancer lentement, hésitant, donnant l'impression d'un chat qui explore un nouvel environnement. Son champ de vision fut partiellement obstrué par un nuage de couleur, un symptôme inconvenient, un coup de vent qui souleva un nuage de sable, qui se dissipa lorsqu'elle cligna rapidement des yeux. Elle en avait l'habitude. Après une éternité, la femme s'arrêta devant le comptoir, lui permettant enfin de voir son visage. Navarana dû se retenir pour ne pas jurer.

Un seul grand œil bleu l'observait d'un visage creusé. Un bandeau en cuir traversait son front et recouvrait son œil droit, si elle en avait un. La femme, à peine une femme, dangereusement maigre, trop pâle pour être native de la région, ne pouvait avoir plus de vingt ans, et son regard affamé semblait avaler tout ce qu'elle voyait, les livres, les plantes, l'obscurité, Navarana elle-même. Elle avait

baissé son capuchon en s'arrêtant, découvrant une auréole de cheveux frisés mal entretenus, d'un blond qui brillait presque de sa propre lumière. Son visage était ravagé par une dizaine de cicatrices, de différentes tailles et teints. Celle qui descendait le long de sa mâchoire gauche, de l'oreille jusqu'au menton, attirait le plus d'attention, grossière et violacée. La peau de son cou était rose et bosselée.

Les deux femmes se regardaient sans rien dire. Navarana était hypnotisée par son apparence. Non, pas son apparence. Elle avait vu des corps mutilés, des membres coupés, de la peau brûlée, quand elle était guérisseuse. C'était son regard qui l'émouvait, la profondeur du bleu, la douleur dans l'expression. Contre son gré, elle se sentit comme si elle voyait une ancienne version d'elle-même, celle qu'elle avait tant essayé d'effacer. Lorsqu'elle ouvrit enfin la bouche pour parler, sa voix tomba comme du miel, lente, sucrée, indifférente au reste du monde :

« Si t'es à la recherche d'un œil, t'es à la bonne place. »

À ses mots, la jeune femme expira.

« Alors c'est vrai que tu vends des parties de corps ? »

Sa voix tremblait légèrement, aiguë et graveleuse, le mot « corps » prononcé avec scepticisme. Un peu de couleur monta à ses joues.